

L'ESCARGOT DÉCHAÎNÉ

N°21

Bulletin de liaison du Mouvement politique des *Objecteurs de Croissance*

Juillet août septembre 2014 - A mettre entre toutes les mains!

La décroissance, synonyme de casse sociale ?

« L'Europe représente 7% de la population mondiale, 20% du PIB mondial et 50% des dépenses mondiales de sécurité sociale. Il faut au minimum 2% de croissance pour que notre modèle fonctionne. »

Pascal Lamy,

Ancien président de l'OMC¹, membre du PS français

In *La Libre* 25/06/2014

« La meilleure amie de la protection sociale, c'est la croissance. »

Alexander De Croo

Président de l'Open VLD, ancien vice-Premier ministre

In *La Libre* 11/07/2014

Ces citations, venant tant de la gauche du spectre électoral que de la droite, sont tirées de la presse dominante ce dernier trimestre.

Elles traduisent bien un des arguments majeurs utilisés par le courant de la pensée économique classique selon laquelle la croissance est indispensable pour maintenir notre qualité de protection sociale.

Insidieusement, ce genre de phrases traduit le fait que la population occidentale se compose d'enfants gâtés pour qui seule une poursuite de la course à la croissance peut être une porte de sortie.

Pour convaincre une quantité importante de personnes du bien-fondé du courant de pensée de la décroissance, il nous faut trouver une réponse satisfaisante à cette question centrale : ~~qui est~~ « comment garantir une protection sociale dans une société décroissante ? »

Et cette réponse doit éviter de tomber dans le phénomène du TINA (« *There is no alternative* »), –

¹ Organisation mondiale du commerce

argument souvent utilisé par les ultra-libéraux mais également repris par des penseurs décroissants à court d'arguments – mais plutôt dans une réponse positive où la population marque son envie d'adhérer à un projet plus prometteur. A contrario, si le mouvement de l'objection de croissance ne trouve pas de réponse positive à cette question, nos opposants garderont toujours une longueur d'avance dans le maintien de la course à la croissance lorsqu'ils avanceront l'argument social. Et cela, jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour aboutir à une décroissance choisie. Nous vivrons alors tous une décroissance subie dans laquelle l'aspect social risque d'avoir un rôle des plus mineurs.

Des pistes existent.

Ainsi, le mpOC s'est prononcé en faveur de la nécessité de faire advenir un nouveau pacte social: http://www.objecteursdecroissance.be/IMG/pdf/ag.2012.11.18_pacte_social_def.pdf, à travers notamment la proposition de « dotation inconditionnelle d'existence », l'instauration progressive d'un revenu inconditionnel d'existence individuel et inaliénable, pouvant inclure des dotations inconditionnelles. Cette proposition rejoint les idées de nos voisins français qui ont entamé une série de rencontres autour de leur « Manifeste pour une dotation inconditionnelle d'autonomie ».

Cette réflexion doit s'enrichir encore et trouver les voies pour sa concrétisation. La conférence de Serge Latouche du 1^{er} octobre, compte tenu de son titre « Construire l'avenir avant ou après l'effondrement ? », pourra nous permettre, nous l'espérons, de continuer à construire une réponse. Plus d'informations dans ce numéro de *L'Escargot déchaîné*.

Bref, la question de la protection sociale est d'emblée difficile à traiter pour un décroissant. Et pourtant, nous ne pouvons pas l'escamoter, car un autre mode de vie est indispensable, bien entendu, d'abord pour la survie même des écosystèmes de notre planète, mais également pour une protection sociale de qualité. L'un ne peut pas aller sans l'autre.

François Lapy, coordinateur du Conseil politique

La citation du mois

«Etre humain consiste essentiellement à ne pas rechercher la perfection. »

George Orwell

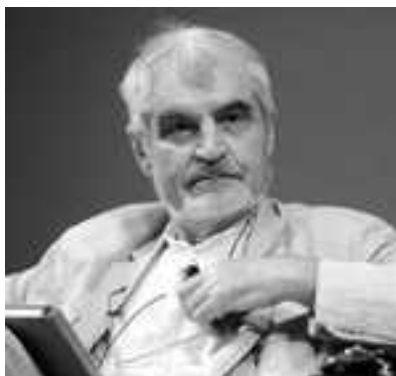
(Écrivain et journaliste anglais, auteur notamment de « 1984 », 1903-1950)

Conférence de Serge Latouche le 1^{er} octobre

Conférence-débat avec **Serge Latouche** : Construire l'avenir avant ou après l'effondrement ?

Qui est Serge Latouche ?

Serge Latouche, né en 1940, est professeur émérite d'économie à l'Université d'Orsay et le plus connu des théoriciens du mouvement sociopolitique de la décroissance. Son audience dépasse les frontières du monde francophone,



s'étendant à l'Italie, où il est souvent invité, et même jusqu'au Japon. Déçu par le modèle développementiste dès les années 1960, il a depuis lors étudié la possibilité et les conditions d'une société qui abandonnerait volontairement le dogme de la croissance et choisirait la durabilité des modes de vie, la soutenabilité écologique et la convivialité. Ayant longtemps séjourné en Afrique subsaharienne, il n'est pas surprenant de voir Serge Latouche mettre en cause l'universalisme des valeurs occidentales : la croissance, le progrès, le système technique, le

développement et les droits de l'« Homme ». Il est aussi un grand pourfendeur du développement dit durable, comme il l'écrit lui-même : « [...] quelqu'un comme moi qui, depuis des années, ferraille contre ce pseudo-concept pour en dénoncer l'imposture. »

Il a publié de nombreux essais dont *L'occidentalisation du monde*, *Décoloniser l'imaginaire*, *Survivre au développement*, *La Mégamachine*, *Le pari de la décroissance*, *Sortir de la société de consommation*, *Vers l'abondance frugale*, *Chroniques d'un objecteur de croissance* et *Bon pour la casse*.

Une autre idée-force, dont il sera question cette fois, est omniprésente dans l'œuvre de Serge Latouche : la quasi-certitude de l'effondrement civilisationnel qui menace la survie même de l'humanité dans le courant du siècle. Comment y faire face, philosophiquement et politiquement, dans le respect de la démocratie, en évitant la perspective funeste mais – hélas – plausible d'un écofascisme ? Il a longtemps parié sur la pédagogie des catastrophes qui, *in fine*, pousserait les êtres humains à enfin affronter la (dure) réalité et à resserrer leurs rangs. Mais peut-être sera-t-il trop tard à ce moment-là pour passer le cap...

Avec Serge Latouche, nous débattons de la question suivante : partant du principe qu'un effondrement est désormais inévitable, faut-il l'attendre ou l'anticiper pour construire ensemble un avenir désirable ?

Organisation et soutien de la conférence

Organisé par le mpOC et les Amis de la Terre. Avec le soutien du Département des Sciences et Gestion de l'Environnement (ULg) et de : APED, Aquilone, Attac-Liège, Au Progrès de Herstal, Barricade, Centre d'Économie Sociale (ULg), Espace Marx Liège, GRAPPE, Imagine demain le monde, Institut des Sciences Humaines et Sociales (ULg), La Pastèque, Le Centre Liégeois du Beau-Mur, Liège en Transition, Maison des Sciences de l'Homme (ULg), Nature & Progrès, Spiral (ULg).



Où et quand se déroule la conférence ?

- À l'amphithéâtre de zoologie, quai Van Beneden 22 à Liège. La salle fait 560 places ; merci de venir suffisamment tôt, à partir de 19 h.
- Entrée : prix libre.
- Le mercredi à 19 h 30. Accueil dès 19 h.

Dossier : Degrowth International Conférence à Leipzig

Marie-Eve Lapy-Tries représente le mpOC au sein de la Degrowth International. Elle a passé plusieurs jours à Leipzig pour nous.

J'ai à maintes reprises essayé de réaliser un compte rendu objectif de ce que j'ai pu vivre à la Degrowth International Conference de Leipzig, mais cela m'est

absolument impossible. D'autres l'ont fait, sûrement mieux que moi, et je vous réfère l'article d'Hervé Kempf :

<http://www.reporterre.net/spip.php?article6279>

ainsi que le programme de ces conférences : http://www.reporterre.net/IMG/pdf/degrowth_2014-programme.pdf

Je vais, par contre, vous faire un petit compte rendu très subjectif de ce que j'en ai retenu : il y avait en effet des centaines d'ateliers et de conférences, il fallait faire un choix et je n'ai ni tout entendu ni tout retenu. C'est peut-être la première chose à retenir de ces conférences : l'incroyable diversité de ce qui fut proposé : ateliers, conférences, performances artistiques, *group assembly process*, rencontres informelles, contenus allant de la science pure à l'art. Les enfants n'étaient pas oubliés : certaines activités leur étaient accessibles, et il y avait une garderie. Tout fonctionnait sur base bénévole et volontaire, les services rendus étaient bienvenus, que ce soit pour la traduction, pour garder les enfants, pour faire la nourriture, pour tenir des stands... Le tout dans une très bonne ambiance.

Les contenus étaient à la pointe de ce qui se pense en matière de décroissance. Mon anglais étant ce qu'il est, cela m'a causé plusieurs maux de têtes de fin de journée. Dans tous les domaines où j'avais l'impression que la pensée décroissante était un peu faible, en particulier sur les sujets de l'éducation, de la sécurité sociale ou du statut des entreprises dans une société décroissante, tout cela était analysé et décortiqué, avec d'incroyables panels de réponses possibles. Même lors des pauses et des repas, j'ai pu discuter avec des gens qui proposaient des solutions riches et variées aux questions que l'on nous pose fréquemment, et cela m'a donné l'envie de m'atteler de nouveau à l'argumentaire. Je n'ai jamais entendu parler d'un lieu où la pensée capitaliste « mainstream » était discutée avec tant de rigueur intellectuelle et tant de diversité dans les approches et les solutions proposées.

J'ai eu la chance de pouvoir participer à un GAP (*Group Assembly Process*). Le but en était de construire tout un programme politique à plusieurs centaines de personnes. J'étais dans le GAP Enfance, et ce que j'y ai vécu pourrait être appliqué pour les discussions les plus passionnées et passionnelles dans

notre mouvement. Les idées étaient notées sur des post-it, collés sur un tableau. Chaque membre avait un certain nombre de points d'importance à distribuer, et l'on écrivait des flashes sur les post-it avec lesquels on était en désaccord. Cela permettait d'engranger des consensus très rapidement, de voir l'ordre d'importance des propositions et de ne discuter que les choses sur lesquelles il y avait divergence. Parmi ces divergences, une partie pouvait être levée quand les personnes concernées s'étaient expliquées et comprises.

Certains chercheurs se sont aussi posé la question du pourquoi nos mouvements semblent si petits, si divisés, alors qu'il serait bon de bâtir un mouvement de grande ampleur, soudé, afin de contrer le capitalisme. Ils en concluaient que c'est cela le Mouvement décroissant : une myriade de mouvements qui font tous des initiatives plus ou moins concrètes et qui se reconnaissent sous l'appellation « indignés » ou « décroissance ». Des gens de Syriza en Grèce, et de Podemos en Espagne, nous ont ainsi expliqué qu'ils n'étaient pas forcément tous d'accord à l'interne, que des discussions allaient bon train sur divers sujet, par exemple, la sortie de l'euro, mais que tous ces groupes se reconnaissent maintenant sous l'étiquette « Syriza » ou « Podemos ». Nous n'en sommes pas encore là chez nous, mais nous n'en sommes pas si loin. Les anti-nucléaires allemands, par exemple, se félicitent de la sortie du nucléaire de leur pays, en montrant que toutes les petites actions disparates qu'ils ont menées avec cet objectif se sont soldées par un succès, même s'ils disent que Fukushima fut l'élément déclencheur.

Pour les personnes que j'ai rencontrées, la décroissance est résolument à gauche et résolument anti-productiviste. Le représentant de Syriza a pu mettre des mots sur ce que j'ai ressenti sur place. Le néolibéralisme et le socialisme productivistes sont perçus comme des non-réponses à la crise que nous vivons. Le néolibéralisme parce qu'il est inhumain, même si accessoirement il peut ne pas être incompatible avec la décroissance, le socialisme productiviste parce qu'il vient toujours après la droite, ne faisant que redistribuer des richesses produites ou remplaçant la possession par l'Etat, avec les résultats que nous connaissons, et dont la ville de Leipzig porte toujours, d'ailleurs, les stigmates. Il existe une

troisième voie, celle qui passe par l'anti-productivisme, en tant que projet de gauche, destiné, même, selon certains, à revitaliser la gauche après l'échec du soviétisme et de la sociale-démocratie. Il ne s'agit pas de vivre avec moins dans une austérité mortifère, mais de faire autrement. Il faut cesser de voir les gens comme les *marketters*, disait un chercheur, mais au contraire les voir comme capables d'inventer d'autres manières de vivre, capables de s'éduquer, et en cela, la gauche anti-productiviste reprend à son compte les rêves d'émancipation que le progressisme classique a échoué à mettre en œuvre.

Pour finir, un petit regret, celui de ne pas comprendre l'allemand et donc de ne pas avoir pu suivre les séminaires traitant plus spécifiquement d'Ivan Illich, et le seul séminaire consacré à la démographie d'où j'aurais pu rapporter des infos pour le GL de Liège dont c'est l'un des sujets d'étude. Un petit regret concernant aussi le manque d'ateliers pratiques, car passer de la théorie à la pratique est aussi une des richesses de la décroissance. Je suis passée à la pratique en cuisinant et en surveillant les enfants.

Bref, ce fut une expérience enrichissante et formidable.

Les conférences ont lieu tous les deux ans, et j'encourage nos membres à s'y rendre dans deux ans pour vivre une formidable aventure.

Marie-Eve Lapy-Tries

«Projections décroissantes » (partie 2)

Je voudrais tenter, à chaque *Escargot déchaîné*, de soumettre une petite fiction sous forme de reportage. Nous sommes en 2050, 30 ans après la mise en place progressive d'une société conviviale. Je ne sais pas encore quelle sera la suite de ce projet mais j'aimerais beaucoup recevoir les avis, critiques et suggestions de lecteurs sur mes textes afin de les améliorer, de récolter d'autres idées. Des suggestions de thèmes à traiter seraient également les bienvenues.

Merci à vous et bonne lecture.

Nicolas Dacosta

Namur en permaculture.

Je descends du train à la gare de Namur par une belle journée du mois de juillet 2050. Le soleil brille haut dans un ciel sans nuage. À peine arrivé sur le quai, je suis accueilli par une haie de groseilliers, d'un petit mètre de hauteur, séparant les deux quais. Les groseilles rouges et sucrées sont grignotées par une petite fille et sa maman, dans l'attente de leur train. J'en goûte une bien rouge et continue mon chemin vers les escaliers, non sans avoir jeté un regard d'approbation à la petite fille, pour rejoindre la gare et ensuite le centre-ville.

Namur est la première ville à avoir fait le choix d'un aménagement généralisé de son territoire selon des principes s'inspirant de la permaculture à partir de 2020. Initialement, le projet trouve son origine dans les différents projets de jardins partagés qui ont pris place dans les années 2010 dans différents quartiers de la ville. Les années de crise de 2017 et 2018 ont rassemblé un nombre croissant de citoyens autour de ces jardins et d'autres friches urbaines. En ce sens, en 2020, la ville n'a fait qu'officialiser et renforcer une situation déjà existante issue d'un mouvement citoyen.

Rapidement, devant le succès de l'expérience, la plupart des autres villes, agglomérations et villages ont suivi si bien qu'en 2028, la totalité des communes avait fait ce choix. La permaculture est une technique agricole visant à travailler avec les processus naturels des écosystèmes. Travail minimum du sol, complémentarité des variétés, création de micro-climats et d'écosystèmes locaux résilients, utilisation d'un minimum d'énergie fossile, sont autant de caractéristiques de ce système de production. Mais la permaculture ne peut se résumer à un simple système de production agricole. Elle peut se concevoir comme un projet sociétal visant à l'embellissement de l'environnement, à la mise en place d'écosystèmes se renforçant d'année en année, mais aussi à la création de liens sociaux. À ce titre, elle s'est parfaitement intégrée au fonctionnement de la démocratie participative établie à partir de 2019.

Je sors de la gare. La grande artère routière qui longe celle-ci est séparée en deux par un îlot de végétation. J'y reconnais plusieurs cerisiers, quelques noisetiers, et plus loin des pommiers à hautes tiges arborant déjà de petites pommes. Sur la route circulent trois bus, quelques voitures partagées, de nombreux vélos et plusieurs calèches. Les calèches-taxis tout d'abord, un autre exemple du dynamisme namurois en matière d'expérimentation, et un attelage destiné au ramassage des poubelles. La ville de Namur compte aujourd'hui plus de 1.000 chevaux en ses murs employés à divers travaux.

Une femme m'attend. Il s'agit de Constance Després. La cinquantaine discrète, cheveux longs grisonnants, regard pétillant, habits colorés, elle a été présente à l'origine du projet de permaculture de la ville de Namur. C'est elle qui va me servir de guide. « Si ça ne te dérange pas, je te propose de circuler en calèche aujourd'hui. On sera plus à l'aise pour discuter qu'à vélo ».

Nous arrêtons une calèche-taxi, nous nous y installons avant de nous mettre en route, accompagnés par le son claquant des sabots sur le sol.

« La ville de Namur produit aujourd'hui près de 30% de la nourriture de ses habitants. Si on prend le grand Namur, on est à plus de 65%. Et on considère que la quasi-totalité de la nourriture est produite dans un rayon de 25 km autour du centre-ville. La nourriture est produite de manière biologique, selon les principes de la permaculture suivis avec plus ou moins d'orthodoxie en fonction des applications. Il y a tout d'abord les zones forestières situées sur le territoire de la commune. On y a ajouté des variétés semi-sauvages, des arbres à fruits comestibles comme les noyers afin de mettre en place un écosystème tourné en partie vers la production alimentaire. Des fruits bien sûr, mais aussi de la viande, via par exemples des cochons qui se nourrissent dans ces forêts. Les parcs et les petits espaces verts ont bénéficié d'une stratégie mixte, entre repeuplement avec des variétés ne demandant pas beaucoup d'entretien comme des noyers, des buissons à petits fruits, mais aussi avec des parcelles potagères intégrées harmonieusement dans le parc. Là, des fraisiers sont venus s'ajouter dans les parterres de fleurs, ici, un labyrinthe de topinambours amuse les enfants l'été avant de se retrouver dans les

soupes l'hiver. Les trottoirs et autres espaces publics ignorés jusqu'alors ont été intégrés dans cette optique de production alimentaire douce, harmonieuse et naturelle. Ensuite, il y a de nombreux potagers privés ou collectifs dans les jardins et terrains collectifs de la ville. Et pour terminer, plusieurs maraîchers bios, travaillant en fonction de leur sensibilité plus ou moins en permaculture, ont investi les terrains et les friches du grand Namur. »

Nous passons devant le parc Léopold. De grands arbres centenaires y siègent toujours. Mon hôtesse m'explique qu'ils avaient été menacés de destruction dans les années 2010 dans le but de construire un centre commercial. La mobilisation citoyenne avait heureusement mis ce projet à terre. Derrière le parc, la gare des bus occupe toujours le rez-de-chaussée de l'ancien parking, rénové depuis. Les autres étages, après la disparition des voitures personnelles, ont été totalement transformés. Le premier et le deuxième étage ont été transformés en logements, modifiant radicalement l'aspect de ce bâtiment par sa façade en bois. Le 3^e étage abrite notamment un hangar destiné à la production de champignons ainsi qu'un réservoir d'eau de pluie, en partie utilisé pour de la pisciculture. Enfin, le toit a été aménagé pour accueillir un jardin-maraîcher ainsi qu'une dizaine de ruches. Les déchets du maraîchage et de la production de champignons servent notamment comme nourriture aux poissons.

La calèche poursuit sa route et remonte une chaussée bordée d'habitations. *« Ce qui frappe dans les rues de Namur, ce sont les nombreuses façades végétalisées »,* dis-je à mon interlocutrice.

« Ces façades permettent de rafraîchir les rues de manière conséquente en été, elles participent à l'isolation du bâtiment, constituent un bon tampon pour l'absorption de l'eau de pluie et densifient le maillage naturel pour la faune, en particulier les oiseaux et les insectes. Et enfin, cela dégage beaucoup de poésie. »

La calèche se dirige vers un quartier résidentiel de la ville. Nous tournons autour d'un rond-point rempli de fraisiers avant de nous engager dans un lotissement résidentiel composé de maisons quatre façades dont la construction date des années 1970 ou 1980. Dès que nous entrons, je suis frappé par la luxuriance de la végétation. Au bord de la route, une allée de

pommiers haute tige présente déjà une belle promesse de récolte à l'automne. De l'autre côté, il s'agit de cerisiers et de pruniers. Chaque jardin est séparé par une haie de petits fruitiers. De nombreux parterres présentent un lot d'herbes aromatiques. Ici, on voit un poulailler, là, quelques moutons. Enfin un grand potager s'étend sur plusieurs parcelles attenantes. De petits bosquets parsèment la scène ci et là.

Si on devine l'architecture originale de la maison, celle-ci a évolué par des ajouts harmonieux comme des extensions en terre et paille, des revêtements en bois pour l'isolation extérieure, et toujours de nombreux murs végétalisés dans un grand bric-à-brac poétique.

« Quand j'ai acheté ma maison en 2016, il n'y avait rien de ceci. Chaque jardin était séparé par des thuyas, variété de sapin totalement improductive. Il n'y avait pas de potager, juste de l'herbe, beaucoup de pesticides et quasiment aucun contact entre les voisins. »

« Il ne faut pas se le cacher, poursuit Constance Després, si les initiatives existaient déjà avant la crise, c'est celle-ci, et en particulier la crise pétrolière de 2017 qui a considérablement renforcé l'attrait des potagers urbains. Ce printemps-là, alors que le prix des denrées alimentaires était souvent multiplié entre 2 et 5, on a vu une vague de nouveaux adhérents à des projets d'auto-production alimentaire. On a commencé à la marge des pouvoirs publics, en travaillant dans les jardins privés, en s'entraïdant. On utilisait les jardins des maisons mais aussi les points verts attenants à des immeubles à appartements et ce genre de choses. En ce sens, quand tout s'est précipité en 2019, le terreau citoyen était déjà là, il ne fallait plus qu'y donner un petit coup de pouce. Tout est parti de la base ».

Nous continuons notre tour du quartier. Des enfants jouent dans la rue. Il y fait bon vivre. Nous passons devant une petite construction de bois. C'est la salle du quartier.

« De manière générale, le développement de l'agriculture urbaine est fortement lié à la démocratie participative », continue Constance Després. *« On revenait à une démocratie enracinée dans le local, qui*

touchait directement les gens : « comment aménager ce bout de parcelle ? comment gérer la mitoyenneté, les biens communs ? » Tout cela était passionnant et préfigurait déjà le retour de cette démocratie dans les autres aspects de la vie comme l'énergie, l'aménagement du temps de travail, le vivre ensemble, les services publics, la gestion de la ville... »

Aujourd'hui, tout le monde possède une base en agriculture et permaculture. Enseigné et vécu à l'école ou dans les familles et les communautés, celle-ci est devenue le B-A-BA de tout à chacun. Mais qu'en était-il en 2019 ?

« *On parlait de loin* », confirme Constance Després.

« *Dans les expériences pilotes et volontaires, les gens s'entraidaient, partageaient leurs connaissances. Même en 2019, la société marchande n'avait pas encore détruit tous les savoirs ancestraux. Cependant, quand la permaculture est devenue le projet de toute la ville, on s'est organisé pour mettre à disposition des formations mais surtout des formateurs itinérants comme des maîtres maraîchers, des maîtres composteurs, des instructeurs en écoconstruction pour encadrer sans imposer, les différents quartiers. Tout est parti comme cela.* »

Un peu plus loin dans le quartier, un petit groupe d'hommes et de femmes est occupé à cueillir les fraises qui ponctuent les plates-bandes du quartier : « *La récolte et l'entretien est vraiment géré de manière différente en fonction du quartier. Pour certains, il y a une personne en charge, pour d'autres, un horaire bien établi, tandis que dans d'autres quartiers encore, c'est une apparente anarchie qui régit le tout. Mais dans l'ensemble cela fonctionne bien. La diminution du temps de travail a aussi permis aux gens de s'impliquer plus dans ces aspects.* »

Nous quittons le quartier dans la calèche et nous passons en bord de Meuse. Une péniche passe. Plusieurs pêcheurs discutent le long de l'eau, le regard captivé par leur ligne. Au loin, je remarque un groupe de nageurs à proximité d'une petite plage verdoyante. Le fleuve dégage une fraîcheur plus qu'appréciée par cette journée estivale.

Une belle journée s'achève. Constance me raccompagne à la gare en glissant dans mon sac un paquet de fraises bien chargée. « *En provenance*

directe de mon jardin ». Je quitte Namur. Il est temps pour moi aussi de retrouver mon potager.

Dans le prochain numéro : Transport, voyage et (im)mobilité

Nicolas Dacosta

**Un avis, une critique et une suggestion ...
Transmettez-les à la rédaction :
(escargotdechaine@objecteursdecroissance.be) qui
se fera un plaisir de les relayer à l'auteur.**

Neuvièmes (F)estives des objecteurs de croissance

Cerbère (Pyrénées Orientales), du 28 au 31 août.

Cette année, nos amis français du Mouvement des objecteurs de croissance (MOC), avec la collaboration locale de Claude Fages et de François Schneider, avaient choisi, pour la 9^e édition des (F)estives, la destination la plus excentrée de l'Hexagone, puisque Cerbère, paisible petite ville de 1.382 âmes sur la Méditerranée, est frontalière avec l'Espagne et marque le début de la Côte Catalane. Les pré-(F)estives, le 28, ont d'ailleurs eu lieu à Port-Bou, où nous avons rencontré les OC catalans lors de divers ateliers. La météo ensoleillée s'est invitée tout au long des rencontres. À regarder l'eau translucide, les poissons et les poulpes accompagnant les nageurs, on a du mal à croire que la Méditerranée soit devenue une mer-poubelle... C'est dans des cas pareils que l'appréhension de la réalité par tout un chacun pose problème, si des études scientifiques ne viennent éclairer notre lanterne. J'ai eu l'occasion de visiter Can Decreix, le village décroissant co-fondé par François Schneider à Cerbère, situé à flanc de colline et accessible par un dédale de petits escaliers. Quatre hommes y vivent en permanence et accueillent

régulièrement des woofers de passage. Les principes de la simplicité volontaire sont de mise, ainsi que les bonnes habitudes écologiques, comme les composts et les produits vaisselle à base de cendre, entre autres.

Malgré la date très proche de la rentrée, plus de deux cent personnes — dont seulement quatre Belges — sont venues pour participer aux ateliers, tables rondes, conférences et projections, se retrouvant à midi et en soirée dans la cour de l'hôtel du Belvédère pour prendre les repas (bios) préparés par Catherine. Raoul Marc Jennar a donné une conférence sur le TAFTA et le film *Ne vivons plus comme des esclaves* de Yannis Youlountas a été projeté. Devant faire des choix parfois difficiles, j'ai assisté à trois ateliers. Le premier intitulé « Décroissance des institutions et municipalisme libertaire » autour de Thierry Brulavoine et Boris Prat, membres du MOC, celui-là ayant jeté l'éponge à Saint-Nazaire après onze années de lutte contre l'arrogance et la bêtise productiviste de la majorité municipale. Un autre atelier, « Qu'est-ce qu'une organisation sociale : coopérative, mutuelle, autogestion ou comment s'organiser collectivement sans prendre le pouvoir ? », autour de Christian Sunt (MOC), Thierry Brugvin et Jean-Louis Prat. Le troisième, « Travaillons décroissant : faire revivre des savoir-faire artisanaux », animé par Sylvain, habitant de Can Decreix. Signalons que, pour la première fois, le thème de la démographie a été abordé (sereinement !) aux (F)estives, par Adrien Couzinier, Michel Culus et Denis Garnier, président de l'association « Démographie responsable ». Impossible de résumer les nombreuses réflexions croisées qui formèrent la riche trame des débats. Samedi matin, François Schneider animait un « GAP », processus démocratique de discussion avec tous les participants, à partir des ateliers qui avaient déjà eu lieu : en petit groupes, les cogitations devaient aboutir à la formulation de propositions politiques, ensuite amendées par le reste des participants. C'est un peu laborieux, mais la démarche a le mérite de se vouloir pleinement démocratique en prenant en compte chaque remarque et proposition d'amélioration. Avons-nous avancé d'un pouce ? Intellectuellement oui, mais la mise en pratique, chacun dans sa région, fera vraiment la différence. Les (F)estives sont avant tout un lieu de retrouvailles et de réseautage.

La première table ronde rassemblait François Schneider, Christophe Bonneuil et Serge Latouche autour de la question « pourquoi décroître ? », à partir du constat implacable des impasses de la « décivilisation » croissanciste et mercantile. La seconde avec Anna Bednik, Christian Araud et votre serviteur, pour formuler des rêves et des projets pour une société libérée de l'économie. La troisième, clôturant les (F)estives le dimanche matin, était traditionnellement plus axée sur la politique, avec la participation de Catherine Segala (NPA), Alain Dordé (les Amis de la Terre) et Michel Lepsant (MOC). C'est à ce moment que j'ai dû quitter les lieux assez précipitamment pour grimper dans un train qui m'amenait à Montpellier. Je devais ensuite remonter toute la France jusque Bruxelles en une étape, rentrée des classes oblige.

Rendez-vous est déjà pris pour les 10^e (F)estives, du 21 au 24 août 2015, à Merlimont (Pas-de-Calais), commune située sur la côte, entre Boulogne-sur-Mer et la Baie de Somme. Les OC du Nord en prendront en charge l'organisation, avec l'aide du MOC et du mpOC. D'ici là, passez une bonne année académique, scolaire et militante.

Bernard Legros

De l'éclairage des mythes contemporains sur la militance (partie 1)

Il est des livres qui vous transforment, après lesquels vous n'êtes plus tout à fait les mêmes. Nous avons tous au fond de nos bibliothèques et de nos cœurs un ou plusieurs romans que nous relisons sans cesse, dans lesquels nous puisons sans arrêt une nouvelle sagesse. Beaucoup de militants décroissants ont une relation privilégiée avec certains auteurs ou certains styles littéraires, mais à ma connaissance, bien peu partagent mon amour pour la littérature de type « *Heroic Fantasy* » dont je m'abreuve abondamment depuis mon adolescence. Certains de ces ouvrages

sont à mes yeux de véritables mythes contemporains. Parmi eux, je citerai les ouvrages de Tolkien, et plus particulièrement *Le Seigneur des Anneaux*, les *Chroniques de Narnia* de Lewis (ami, d'ailleurs, de Tolkien), les *Chroniques de Ténébreuse* de Marion Zimmer Bradley, *Harry Potter* de Rowling et, de manière peut-être plus surprenante, les trois plus anciens films de George Lucas, les épisodes 4, 5 et 6 de *La Guerre des étoiles*.

Pourquoi leur donner le rang de mythes ? Au-delà du fait que les mythes proposent une compréhension du monde, ils suggèrent surtout une pratique sociale et un ensemble de valeurs au sein de la société qui a créé ces mythes. Même si ces récits ont une cinquantaine d'années, à l'échelle d'un mythe, c'est récent, et l'énorme intérêt que leur portent encore aujourd'hui les lecteurs et les cinéphiles justifie pour moi cette appellation de mythe contemporain. Bien entendu, la personnalité de leurs auteurs peut parfois être discutable, les amenant parfois, sans mauvais jeu de mots, du côté obscur de la Force. Cependant, lorsqu'ils ont réalisé leurs œuvres, ils semblaient portés par quelque chose de plus grand qu'eux. C'est d'ailleurs la nature même de l'artiste qui fait sa capacité à transcrire en mots, en notes ou plastiquement le ressenti de la société dans son ensemble².

C'est la raison pour laquelle j'ai souhaité réaliser une série d'articles montrant comment ces ouvrages peuvent éclairer nos pratiques militantes. Ces articles ne sont pas à prendre comme des propositions d'actions au pied de la lettre mais comme une réflexion plus globale visant à comprendre notre rôle au sein de la société actuelle.

1) De l'antiproductivisme chez Tolkien (et chez les autres)

Pour moi, si les mythes contemporains pouvaient être à même de nous souffler des solutions à nos problèmes, ils se devaient d'être anti-productivistes. Or on retrouve chez tous les auteurs une critique plus ou moins implicite du productivisme. *Dans La Guerre*

² J'en veux pour preuve le tableau du Tintoret représentant la Vierge de l'Apocalypse avec toutes les planètes tournant autour de sa tête à l'époque même où Galilée défendait sa cosmologie, et ce alors que les deux hommes ne se connaissaient pas.

des étoiles, robots et autres machines, vaisseaux puissants, constructions mégalomanes se trouvent du côté obscur de la Force, les personnes qui résistent vivant, au fond, très simplement et en symbiose avec la nature. Luke Skywalker, au début de l'histoire, est fermier. Critique implicite, encore, dans *Harry Potter* où à bien des moments, l'auteure nous explique que la fin ne justifie pas les moyens. La description du travail des elfes de maison montre les effets pervers de l'exploitation d'autrui. La critique n'est pas nette, mais elle sous-tend l'œuvre comme si c'était une évidence à ne plus formuler.

Chez Marion Zimmer Bradley, le contexte est différent. On voit décrite une planète dont les habitants, les Ténébrans, ont des pouvoirs psychiques autour desquels toute la société s'organise. Cette société est extrêmement traditionnelle et, au contact de vaisseaux spatiaux venus de la Terre, décide de le rester. Et malgré ces contacts, on y voit une société vivre au rythme d'une nature souvent inhospitalière, et mieux, on voit des Terriens convaincus par ce mode de vie, et qui décident de s'y adonner.

Les *Chroniques de Narnia* nous montrent comment une reine détourne tout un monde à son propre profit. Tout s'y trouve : les robots, les « petites mains » qui espèrent récolter les miettes, la nature entière exploitée. Lorsque la reine est chassée de Narnia, les êtres retournent paisiblement à leurs occupations sans plus aucune préoccupation de produire.

Dans toutes ces œuvres, il est presque sous-entendu que produire pour produire, c'est l'apanage de ceux qui détournent une nation, un monde, voire plusieurs, à leur propre profit. Bref, de ceux qui sont passés du côté obscur de la force.

Mais c'est chez Tolkien que l'on trouve la critique la plus explicite et la plus intéressante du productivisme. Dès le début du livre, on oppose les êtres libres, qui vaquent joyeusement à des occupations agricoles, voire même vivent de chasse et de cueillette, et, de l'autre côté, du côté de l'ombre, une production extrêmement organisée. On y voit Sauron de Mordor détruire des paysages magnifiques, torturer les collines, comme dirait Tolkien, pour son propre profit. Sauron de Mordor préfère des êtres assujettis et esclaves à des êtres libres et heureux, quelle que soit

leur utilité. Et il leur ordonne de produire pour produire. Si la critique du productivisme est implicite et sonne comme une évidence chez les autres auteurs, Tolkien montre bien par quels mécanismes l'on peut être séduit par le productivisme. Ainsi, il montre la soif de puissance d'un magicien qui, au départ, combattait le mal, et comment cette soif a fait de lui un être mauvais, semblable à Sauron. Il montre enfin, comment, au sein même de la Conté, petit pays insouciant, les Hobbits se sont laissés séduire par les arguments du productivisme, abattant les arbres pour en faire des moulins, censés fabriquer plus de farine, mais privant de vieux Hobbits de leur jardin qui les faisait vivre. De nombreux commentateurs font le lien entre l'organisation des armées du mal et l'organisation nazie. Mais, à mon sens, Tolkien a eu une intuition qui va plus loin encore, montrant la destruction environnementale et la destruction des êtres qui accompagnent le productivisme.

Quel remède Tolkien propose-t-il ? Toute son œuvre se propose d'agir avec espoir, en faisant parfois des gestes qui peuvent paraître fous ou inutiles. Il y a de nombreux chants, de nombreuses poésies, que les héros chantent alors même que l'instant est critique. Tolkien décrit avec abondance de détails le savoir-faire des artisans, et il y a une tendresse toute particulière pour les jardins. Dans une partie du livre qui semble avoir échappé au cinéaste, on voit que l'espoir revient sur le monde lorsque les Hobbits jardinent, abandonnant l'espoir de produire toujours plus pour une joie présente et bien réelle.

Ce que je retire de ces récits, pour ma conduite personnelle, est une radicale sortie de l'utilitarisme. Je me rappellerai toute ma vie un monsieur qui m'a téléphoné outré pour me dire que tout de même, la donnerie, c'était une horreur, pensez-vous : s'il a une stère de bois à donner, rien ne lui garantit qu'elle est bien utilisée. Il souhaitait un système de contrôle vérifiant qu'il n'y ait pas le moindre gaspillage. Et bien non, quand on donne une stère de bois sur la donnerie, on prend le risque qu'elle soit brûlée sur un feu de camp. Cet esprit doit rester, cette folie doit rester telle quelle, car à force d'étudier les stratagèmes de l'ennemi, on risque de lui devenir semblable.

Marie-Eve Lapy-Tries

Nos membres nous écrivent : faut-il être désespéré pour changer le monde ?

Réponse à l'article de Bernard Legros dans *L'Escargot déchaîné* n° 20 : « *Peut-on révolutionner le monde avec une jeunesse optimiste ?* »

La situation est grave. Pour la première fois dans l'Histoire, il y a lieu de penser que la race humaine pourrait disparaître de son propre fait. Nous, les militants de longue date, vivons depuis longtemps sous l'ombre de cette pensée. De temps en temps, nous pouvons l'oublier un instant dans notre vie courante, mais bien souvent, le sentiment d'urgence nous rattrape, au point que certains d'entre nous deviennent désespérés et que d'autres s'épuisent à la tâche. Je n'ai jamais rencontré tant de personnes devenues désabusées, ou bien virulentes, ou bien épuisées ou même les trois, que depuis que je fréquente des objecteurs de croissance. Et pourtant, ce n'est pas comme cela que l'on changera le monde, tout simplement parce que nous n'agissons pas les bons leviers chez nos concitoyens. Mais peut-on révolutionner le monde avec une jeunesse optimiste ? Bernard Legros, répondant à un article du *Soir*, pense que ce sentiment d'optimisme lénifiant empêche la population de mettre en place les mesures qui nous permettraient d'en sortir. En gros, sur le Titanic qui sombre, l'orchestre joue et l'on danse... J'aimerais nuancer cette vision des choses, faisant moi-même partie de la « génération Y » dont il est question dans l'article.

Je suis persuadée, comme Bernard Legros, que les articles de presse nous expliquant que « le Belge est heureux » assurent une fonction idéologique visant à consolider le sentiment de bonheur, ou pire, visant à l'imposer. Nous n'ignorons pas que le bonheur est l'équivalent actuel du Salut, et qu'une personne n'étant pas heureuse devra donc passer par la consommation, cette consommation fût-elle médicamenteuse. Mais derrière cela, une jeunesse optimiste serait-elle une mauvaise nouvelle pour

nous ? Pas forcément. L'article du *Soir* parle de la génération Y, soit des « plus si jeunes ». Entre 25 et 35 ans, on construit sa vie, on a des enfants, on est en général pragmatique et réaliste. Je serais d'ailleurs très curieuse de voir la même étude réalisée chez les 15-25 ans, et je pense que la vision de l'avenir serait beaucoup plus angoissée.

L'article ne précise pas vraiment ce qu'il entend par « optimisme sur le niveau de vie ». Personnellement, j'y vois quelque chose de très naturel : entre 25 et 35 ans, quand on fonde une famille, quand on a du travail ou qu'on en cherche, on est en pleine possession de ses moyens physiques et intellectuels. La génération Y, c'est ma génération et celle de mes amis. Je suis persuadée que la plupart d'entre eux se déclareraient optimistes sur leur niveau de vie futur. Si l'on se prononce pessimiste à cause de la crise économique et de la catastrophe écologique qui se profilent, on reçoit invariablement la même réponse : « Mais enfin, si nous, nous ne nous en sortons pas, alors c'est que personne ne s'en sort, et donc nous n'aurons pas mal fait ». Aurez-vous toujours un emploi dans le futur ? On ne sait pas, on craint que non, mais l'optimisme indique une chose : on fera ce qu'on pourra et on se débrouillera à ce moment-là.

Et puis c'est quoi le niveau de vie ? Ceci ouvre peut-être une brèche vers autre chose. Le niveau de vie, je crois, dans la tête des personnes de mon entourage amical, c'est de pouvoir garder le même mode de vie : la maison, les amis que l'on voit régulièrement, les enfants qui grandissent harmonieusement. Ce sont des choses extrêmement concrètes, certes liées aux revenus du ménage, mais pas seulement. L'entourage humain fait aussi partie du niveau de vie. Le niveau de vie est aussi extrêmement lié au mérite. Nous avons été dopés à la compétition et notés dès le plus jeune âge. Nous avons appris que si l'on veut, on peut, et que si nous n'avons pas ce que nous voulons, c'est parce que nous ne sommes pas assez méritants. Pour beaucoup, admettre que leur niveau de vie va baisser, c'est admettre un manque d'aptitudes personnelles et de volonté, ce qui est évidemment très difficile.

Faut-il tenter d'effrayer la génération Y ? Faudrait-il la « secouer » ? Je ne crois pas. En réalité, la peur est devenue maintenant si commune qu'elle a perdu tout effet. La peur est l'énergie dominante dans la société actuelle. On se dit confiant, mais en réalité, on craint

pour son emploi, pour sa famille. Des études montrent que la génération Y pense que la génération suivante vivra moins bien. On peut être confiant pour soi, on fera ce qu'il faut, mais on craint en même temps pour les autres, et on tente d'oublier cette peur. Dans une guerre de tous contre tous, il vaut mieux se montrer optimiste si on veut gagner, ou tout simplement conserver sa santé mentale ! Mais « si nous on ne s'en sort pas, de toute façon, ça n'ira pour personne »...

Et c'est un peu vrai, c'est un constat. Si ça ne va pas pour nous, génération Y, ça n'ira pour personne, et cette base d'optimisme peut servir à nous construire et à nous impliquer dans les changements de société. Si nous ne pouvons pas faire face, qui ? Si nous n'en avons pas les moyens, comment ? Beaucoup de militants parmi ceux que j'ai rencontrés deviennent virulents, négatifs, voire carrément désespérés : on ne se nourrit pas avec de la peur, le désespoir ne permet pas non plus de tenir le coup dans la durée. Pourtant, face à la catastrophe écologique, il y a de quoi être désespéré ! Où est le chemin, le juste milieu entre l'optimisme aveugle et imbécile et la désespérance certes compréhensible mais si peu utile ? Je crois que ce juste milieu se trouve dans l'acceptation de la crise. Peut-être est-ce là le point fort de la génération Y qui n'a connu que ça. Accepter que c'est la crise, que ça risque d'aller mal pour le monde. Accepter même que l'humain puisse disparaître. Mais comment peut-on accepter cela ? Comment ne pas hurler de rage ? Nous devons l'accepter au même titre que nous devons accepter notre propre mort. Dans un certain sens, si l'humanité disparaît, ce n'est pas grave. Ce qui compte, c'est d'avoir fait notre part et notre chemin, d'avoir rendu la vie plus belle et au passage, de nous être émerveillés de la beauté du monde. Je ne veux pas dire par là que je suis contente que l'humanité disparaisse, sûrement pas. J'ai d'ailleurs l'immense espoir que ce ne soit pas le cas. Mais c'est une posture morale. Comme disait Luther « Si l'on m'annonce que la fin du monde est pour demain, je planterai quand même un pommier ». C'est un optimisme choisi.

Lorsqu'on accepte cette crise, lorsqu'on peut regarder la catastrophe en face, alors on regarde le monde pour ce qu'il est. On devient capable de distinguer l'essentiel, à savoir l'être de chacun des êtres qui nous

entoure, de l'accessoire, à savoir tous les masques, les querelles d'égo, les aléas des relations. On est libre face à ce qui corrompt, à savoir l'argent et le pouvoir qui sont la base du système capitaliste.

J'ai une formation littéraire et j'ai appris que bien souvent, les mythes d'une société lui ouvrent les solutions pour se transformer. Dans une trilogie qui a fait le tour du monde, le *Seigneur des Anneaux*³, JRR Tolkien décrit l'épopée d'un personnage tout simple, Frodon, qui se charge d'un anneau de pouvoir, non pas pour prendre le pouvoir mais pour le détruire. Sa victoire est due à l'incapacité absolue de Sauron, pourtant bien plus puissant que lui, à imaginer qu'on puisse détruire l'anneau pour le bien de tous. Cette leçon, nous ne pouvons l'apprendre qu'en acceptant la réalité telle qu'elle est, en voyant bien en face les dangers auxquels nous faisons face et en les acceptant librement.

Au sein de nos mouvements, nous devrions nous soutenir les uns les autres dans cet « optimisme éclairé ». Nous devrions faire attention entre nous aux mots que nous utilisons pour nous parler, faire preuve de grande gentillesse lorsque nous exposons nos opinions. Face à notre mort certaine à plus ou moins brève échéance et à la fin possible de la race humaine, nous devrions tout simplement faire attention aux autres, à ceux que nous aimons, faire des actions qui font du bien à la collectivité et qui nous font du bien à nous aussi, prendre le temps de ralentir, prendre le temps de vivre. C'est ce que nous faisons déjà pour la plupart d'entre nous, mais nous nous épuisons à force de ne pas nous rappeler pourquoi nous le faisons, et de nous laisser emporter par l'air du temps, qui souffle toujours mauvais et nous mine émotionnellement, nous qui sommes particulièrement sensibles à la souffrance d'autrui et à celle de la Terre. Nous avons besoin de moments et de lieux où « refaire la paix » avec nous-mêmes et avec la crise pour pouvoir à nouveau trouver des ressources en nous pour continuer à donner. Certains d'entre nous ont une pratique spirituelle, ou artistique ou tout simplement quotidienne pour cela, mais le

³ On me fera remarquer qu'il s'agit d'un film de type « grosse production très chère et bien commerciale », mais avant d'être un film, le *Seigneur des Anneaux* est un livre, et le film ne lui retire aucunement son intérêt !

rôle d'une communauté de militants comme la nôtre est aussi le ressourcement de ses membres.

Pour conclure, je ne suis pas pessimiste à propos de l'optimisme de la génération Y. Je continue de faire circuler de l'information pour transformer cet optimisme aveugle en optimisme éclairé. J'essaie moi-même de pratiquer cet optimisme éclairé et de faire lentement mais sûrement ma part de colibri, tout en sachant bien que de sombres temps nous arrivent et en n'échappant pas, certains jours, au désespoir et au découragement. Je n'ai qu'un souhait : que le mpOC devienne un lieu où se ressourcer, où retrouver le sourire et la force de planter un pommier avant que ce ne soit la fin du monde.

Marie-Eve Lapy-Tries

500.000

Le succès du film d'animation *Sans lendemain* ne se dément pas avec le temps. En août 2014, soit onze mois après sa mise en ligne en septembre 2013, et uniquement sur You Tube, il avait été visionné plus de 500.000 fois.

Pour rappel, *Sans lendemain* est la traduction et le doublage en français de *There's no tomorrow* (Dermot O' Connor, 2012), réalisés par le mpOC-Liège. Voir <http://sansLendemain.mpOC.be>

Communiqués de presse du mpOC :

[Le mpOC a réagi à propos des OGM]

OGM : Pour le mpOC c'est STOP. Trois fois STOP.

Les vingt-huit Etats membres de l'Union européenne (UE) viennent, ce 12 juin, de donner leur accord, lors d'un conseil des ministres de l'Environnement, à une réforme du processus d'autorisation des organismes génétiquement modifiés (OGM).

Pour le mpOC cette décision va dans le mauvais sens. Il appelle donc le Parlement européen à s'y opposer

fermement et dans le même temps à proposer un durcissement de la législation européenne.

En effet, l'accord proposé détricote le cadre actuel assez strict alors que celui-ci a permis de limiter à la seule la culture du maïs MON810, la culture d'OGM en Europe. Conséquences prévisibles : non seulement son détricotage permettra aux pays favorables aux OGM d'en développer plus aisément la production, mais encore il fragilisera les capacités juridiques d'opposition et d'interdiction des pays qui y sont opposés.

Le mpOC s'oppose donc totalement à cet accord. Il demande en outre

- de revoir la procédure d'autorisation de mise sur le marché des plantes génétiquement modifiées, particulièrement pour l'alimentation animale⁴ dont l'Europe reste un grand consommateur ;
- que l'obligation d'étiquetage pour un produit comprenant plus de 0,9% d'OGM concerne également les produits issus d'animaux (œufs, viande, lait...) nourris avec des OGM.

Le mpOC est pour une agriculture européenne sans OGM. Les OGM sont à l'agriculture ce que le gaz de schiste est à la politique énergétique : une illusion mensongère. Au-delà de l'impact incommensurable sur l'environnement et la santé publique, il n'est nul besoin d'argument scientifique pour prouver que les OGM sont uniquement au service d'un renforcement de l'agriculture industrielle au détriment d'une agriculture paysanne déjà agonisante. C'est pourtant cette dernière qui constitue, tant au Nord qu'au Sud, la réponse la plus adéquate aux défis environnementaux, démographiques et sociétaux auxquels nous devons faire face dans les années à venir. Pour rappel, dans notre pays, une exploitation agricole ferme tous les quatre jours. La biodiversité souffre notamment de l'usage des pesticides (problème qui ne va pas être résolu avec des OGM puisque ceux-ci sont généralement conçus pour être utilisés avec de puissants pesticides). Au Sud, 1,2 milliards de personnes souffrent de la faim tandis que l'agriculture est victime du dumping du Nord et d'un manque d'investissement. Comme l'a encore rappelé,

au printemps dernier, le rapporteur spécial des Nations unies sur le droit à l'alimentation, à propos de la faim dans le monde « *On produit l'équivalent de 4.800 kcal par jour et par personne, soit deux fois plus qu'il n'en faut pour nourrir la planète. Le vrai problème, c'est que des acteurs puissants font obstacle à des changements véritables. Il faut le reconnaître : la faim est une question beaucoup plus politique que technique.* ». Les solutions pour une politique alimentaire soutenable sont dans le soutien de l'agroécologie, de l'agriculture paysanne, la sortie des denrées alimentaires des valeurs boursières et un protectionnisme des différents marchés régionaux et non dans des chimères technologiques. La politique doit assumer son mandat au lieu d'ériger en valeur cardinale ce dialogue avec les experts de l'industrie, auxquels la nouvelle procédure confère un poids démesuré.

Laisser le débat se judiciaireiser au départ du contentieux qui naîtra d'éventuels refus de commercialiser ou de planter des OGM à l'issue de cette décision à la baisse du processus d'autorisation des organismes génétiquement modifiés procéderait de la même dépolitisation. D'une part, ce serait un pas vers le « gouvernement des juges » et un recul quant à la séparation des pouvoirs. D'autre part, il faudra des années avant que se forge et se stabilise une jurisprudence de la Cour de justice de l'UE sur ces enjeux.

Le mpOC propose en outre à tous les militants anti-OGM de continuer à soutenir le combat de ceux qui ont arraché les patates OGM à Wetteren en les rejoignant le 28 octobre à Gand pour le procès en appel.

Pour plus d'informations sur l'assemblée des patatistes du 21 juin à Haren et sur le procès en appel à Gand :

<http://luttespaysannes.be/spip.php?article107> et <http://objecteursdecroissance.be/spip.php?article484>

Pour le mpOC, Bernard Legros, porte-parole, et Michèle Gilkinet, secrétaire générale

Contact 071 876779

⁴ <http://www.infogm.org/Quels-sont-les-OGM-autorises>

[Le texte ci-dessous a été proposé au *Soir* et à *La Libre* pour leurs rubriques respectives « forum » et « débats ». Aucun de ces deux medias n'a jugé utile de le retenir pour publication. Nous avons donc décidé de le diffuser à travers nos réseaux.]

F1 à Francorchamps : une dépense publique folle pour un jouet dépassé.

Faut-il revenir sur ce que représente la Formule 1 alors qu'elle ne devrait plus être que l'ombre d'un passé gaspilleur, structurellement, écologiquement et socialement destructeur ? La F1 n'a pas sa place dans une société conviviale, socialement équilibrée et écologiquement responsable. Elle représente une ligne culturelle dévastatrice dont il est urgent de se défaire si nous voulons nous donner plus de chance pour un avenir heureux.

Pourtant, il apparaît qu'elle pourrait encore avoir de beaux jours devant elle. En effet, non seulement la Région wallonne, année après année, continue à apurer ses déficits du grand prix de Francorchamps mais semble encore veiller, par le biais du ministre Marcourt notamment (qui dit y rechercher une vitrine pour la Wallonie), à prolonger le contrat qui la lie à Bernie Ecclestone. A moins que cette volonté ne cache le fait que notre Région n'arrive pas à se défaire du contrat secret de 2006 que la Société de promotion du circuit de Francorchamps a signé, en anglais, avec le détenteur incontournable de la F1, alors que les signataires ne connaissaient pas cette langue comme ils l'ont déclaré eux-mêmes. Quoiqu'il en soit, aujourd'hui, nous savons que nous aurons la F1 sur le dos au moins jusqu'à 2015 inclus ! On parle même de prolonger encore l'affaire sans que le Parlement wallon ait le plus petit mot à dire. Même lui n'a pu jusqu'ici prendre connaissance du contrat. On voit ici toutes les limites du contrôle parlementaire.

Le coût de l'opération, entre 2007 et 2013, se monte à 82,45 millions € (investissements compris) à charge des deniers publics wallons ! Bref, un montant astronomique pour une activité dont on nous assurait au moins le succès économique. En effet, lors de la relance du GP, afin de calmer la vindicte populaire en

raison des plus de 50 millions € dépensés pour la réfection du circuit et le financement du milliardaire Bernie Ecclestone, nos politiciens avaient sorti de leur chapeau un plan financier qui annonçait une perte d'argent la première année, l'équilibre la deuxième et un bénéfice la troisième, soit en 2008. On peut voir qu'il n'en est rien, à la « réjouissance » qu'on peut lire dans la presse du fait que la Région wallonne ne devra couvrir « que » 6 millions € pour 2013.

Pendant ce temps, quasi jour après jour, la Région wallonne et la Fédération Wallonie-Bruxelles cherchent de l'argent pour faire face à leur déficit chronique et aux besoins de leurs missions. Le bouclage budgétaire de la prochaine législature est à ce point ardu qu'il demande des arbitrages très difficiles. Un exemple permet de se rendre compte du poids des 82,45 millions € déjà dépensés pour la F1 en regard d'autres nécessités. La Région wallonne recherche 55 millions € pour créer de nouvelles places dans les écoles. Pour y arriver, elle tente de monter un partenariat public-privé, mais ce montage est très critiqué par l'Inspection des finances, et on ne peut être certain qu'il aboutira.

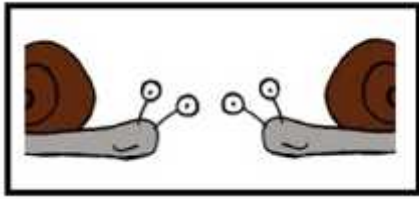
Par ailleurs, les choses risquent bien de se compliquer encore. Les gladiateurs des temps modernes, comme se nomment eux-mêmes les coureurs, ne font en effet plus recette. Ils n'échappent pas aux interrogations portées sur leur dada à l'heure où le GIEC, notamment, sonne l'alarme du réchauffement climatique. Les mesures dites « écologiques » réclamées par le Parlement européen et entreprises pour diminuer l'empreinte carbone de leur jeu ne plaisent pas. Elles ne font pas partie du référentiel culturel lié à la F1, axé sur l'excitation du « toujours plus vite ». Le taux d'audience des GP baisse partout dans le monde, ce qui serait pour nous une très bonne nouvelle sans ce contrat absurde qu'a signé la Région wallonne.

Le prochain GP se tiendra les 22-23-24 août prochains. Espérons qu'à cette occasion, le Parlement wallon osera enfin mettre en place la commission d'enquête qui s'impose à propos du contrat scandaleux qui lie la Région wallonne à Ecclestone, dans le but de nous en débarrasser au plus vite. Nous ne voulons pas être abêtis à force de « panem et circenses ». Notre destin collectif nous intéresse. La F1 n'y a pas place.

Michèle Gilkinet, ancienne parlementaire fédérale ;
Paul Lannoye, président du Grappe et député
européen honoraire ; Bernard Legros, enseignant et
essayiste ; Christine Pagnouille, chargée de cours
Université de Liège, ATTAC-Liège ; Alexandre Penasse,
rédacteur en chef de Kairos, journal antiproductiviste
pour une société décente ; Eddie Vanhassel,
enseignant ; Jean Pierre Wilmotte

Rencontre Alexandre Penasse n'est pas de tout repos. D'abord, il a un agenda rempli comme celui de bon nombre de militants, mais il a aussi un esprit tellement vif et indépendant, à l'image du journal dont il est un des animateurs, qu'il ne se laisse pas interviewer d'une manière traditionnelle. Impossible avec lui de suivre le schéma classique des questions et réponses bien ordonnées. Une idée entraînant un examen et une mise en perspective, c'est tout d'un coup l'ensemble du monde médiatique ou le rapport à la gratuité qui surgit dans nos échanges, accompagné d'une bonne dose d'analyse psycho-sociale. Il faut dire que c'est là sa formation de base.

A la rencontre de ...



Alexandre Penasse, rédacteur en chef du journal *Kairos*

Avec notre rubrique « A la rencontre de ... », nous interviewons ceux et celles qui, dès aujourd'hui, sont créateurs et créatrices d'avenir. Pour ce second numéro, nous avons décidé de rencontrer Alexandre Penasse, un des fondateurs du journal essentiel pour tous ceux qui sont en recherche d'une société décente : [Kairos](http://www.kairospresse.be)⁵.



D'emblée, il me décrit l'incroyable histoire de *Kairos* qui a commencé il y a trois ans et demi par une gestation d'un an et qui compte déjà 15 numéros derrière lui, alors que *Kairos* repose sur une équipe totalement bénévole depuis sa création. Clairement positionné sur les valeurs encouragées dans la sphère des objecteurs de croissance, comme le sens des limites et le respect de la nature vivante, le journal se nourrit d'apports divers et donc pas seulement des analyses et réflexions issues du monde de la décroissance. *Kairos* se veut avant tout un journal d'opinion et de résistance. Il cherche à démonter les mécanismes qui nous mènent à l'impasse et à montrer d'autres voies possibles en s'appuyant sur l'ensemble des ressources intellectuelles et pratiques disponibles. Pas question pour lui de se laisser enfermer dans un quelconque carcan. Les réflexions, d'où qu'elles viennent, sont soumises à la même analyse critique, y compris donc celles qui sont issues de la mouvance des objecteurs de croissance.

Ce qui le frappe par rapport à *Kairos*, c'est l'importante énergie qu'arrivent à dégager les nombreux bénévoles qui y collaborent, souvent très régulièrement, alors que leur subsistance doit être assurée par d'autres voies. *Kairos* n'est pas aujourd'hui en mesure de rétribuer qui que ce soit, fût-ce à mi-temps. L'argent récolté via les abonnements et les dons sert à l'impression du journal. L'indépendance du ton du journal et sa capacité à être radical est à ce prix. Chaque rédacteur ou graphiste le sait mais comme c'est surtout cela qu'il recherche, il passe outre de la rémunération. L'important est de pouvoir donner de la voix, de

⁵ <http://www.kairospresse.be/presentation>

pouvoir sortir du « mainstream media⁶ » qui continue à vanter la séduction du productivisme. Heureusement, chacun semble y trouver un certain plaisir, voire un exutoire : celui d'être enfin publié car la presse traditionnelle ne laisse quasi aucun espace à ceux qui s'écartent du courant dominant. Ecrire ou dessiner devient salvateur pour soi-même aussi.

A propos de la décroissance, Alexandre Penasse a l'impression qu'elle est plus le prolongement naturel de tout ce qui a forgé son parcours que la révélation subite des limites de notre planète. La décolonisation de l'imaginaire amène à percevoir le subterfuge qu'élabore tous les jours sous nos yeux la société de consommation. Il se reconnaît comme contestataire ou à tout le moins comme quelqu'un qui ne s'est jamais satisfait des réponses données toutes faites pour garantir l'emprise du modèle occidental. L'idéologie liée au développement l'a particulièrement interpellé au moment où, pour son mémoire universitaire, il s'est penché sur la mémoire collective et la culpabilité qui y était associée chez d'anciens coloniaux belges au Congo. La décroissance, c'est, dit-il, avant tout un choc des consciences, un choc de nos conceptions, de nos traditions, de tout ce que l'éducation et la société ont mis dans notre tête et desquels nous devrions nous distancier. C'est la mise en question de l'économisme, de l'importance de faire du profit, de l'idée que tout est profit.

Cependant, fondamentalement pour lui ce n'est pas seulement le système qu'il faut interroger mais aussi ce qu'on fait soi-même dans ce système car on en est, bon gré mal gré, partie prenante. S'il se reconnaît dans les idées de la décroissance, il ne ressent pas le besoin de s'identifier à un groupe d'appartenance. Ce sentiment d'appartenance serait pour lui comme une posture qui, prise d'emblée, pourrait mener à refuser d'autres idées, d'autres approches utiles.

La décroissance n'est pas un tout suffisant. Il lui faut trouver une voie, voire diverses voies, avec d'autres courants. *Kairos* nécessite d'ailleurs cette ouverture, dit-il. Non seulement pour trouver son public mais aussi pour assurer le ton et l'analyse qui le rendent si particulier notamment dans les dossiers thématiques présents dans chaque édition. Il y a beaucoup plus de gens qu'on ne le pense qui disent que quelque chose

ne va pas et qui sont capables de poser des questions et même de prendre des initiatives. Mais ils sont pris dans la complexité, souvent aliénante, de la vie et *Kairos* doit tenir compte de cette complexité et la respecter s'il veut pouvoir continuer son œuvre de salubrité publique en disant des vérités qui dérangent et en diffusant des informations qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Il lui faut être stratégique, trouver comment être radical en allant à la racine des choses, même si, faisant cela, il lui arrive de heurter les convictions du lecteur. Mais *Kairos* ne cherche pas à brusquer pour brusquer car cela provoquerait un repli sur soi, à l'opposé d'un des objectifs du journal : inspirer et étendre l'esprit critique, offrir des perspectives plus réalistes que celles vantées dans les grands médias.

Fort de 300 abonnements environ et d'une assez large diffusion en librairie, *Kairos* est aujourd'hui à la croisée des chemins. L'équipe a réfléchi la manière de l'aborder et a commencé à faire l'inventaire de tout ce qu'il conviendrait de faire pour étendre son action. Les idées sont là, déjà bien décrites, mais pour les concrétiser, elle sait qu'il lui faudra plus de moyens et surtout de temps disponible. La gratuité a ses limites. Ceci impliquera peut-être un jour de passer du bénévolat à des fonctions rémunérées, au moins pour un mi-temps, et donc de trouver des moyens financiers supplémentaires sans perdre son indispensable indépendance. Un nouveau défi.

A la traditionnelle question : et le mpOC dans tout cela ? Alexandre Penasse répond, à l'instar de nombreux membres de notre mouvement, que la voie électorale serait une perte de temps. Le rôle du mpOC, pour lui, c'est d'organiser la subversion, d'abord au niveau local, en montrant ce qu'est la décroissance et en organisant des liens mêmes avec des personnes qui ne se disent pas décroissants et qui pourtant en ont souvent les pratiques ou partagent une partie de l'analyse. Il faut trouver des leviers pour étendre notre sphère d'actions. Ce n'est pas en restant entre soi qu'on les trouvera mais en articulant partout où c'est possible la pratique et le discours avec de nouveaux intervenants.

Propos recueillis par Michèle Gilkinet, le lundi 15 septembre 2014

⁶ Media grand public

Pour en savoir plus sur *Kairos*, pour s'abonner ou trouver les points de vente : <http://www.kairospresse.be/>

Le mpOC relaie

Lors du Conseil politique de septembre, nous avons décidé de soutenir les actions suivantes.

A la veille du Sommet sur le climat organisé par Ban Ki-Moon, nous nous associons à l'appel de 330 organisations ou mouvements sociaux issus du monde entier et représentant plus de 200 millions de personnes, notamment des paysans, des petits agriculteurs, des migrants, des travailleurs, des militants pour la justice climatique, sociale et environnementale, intitulé « **Se mobiliser et s'organiser pour éviter et stopper la fièvre de la planète** ». Vous le trouverez ici : <http://climatespace2013.wordpress.com/2014/09/16/se-mobiliser-et-sorganiser-pour-eviter-et-stopper-la-fievre-de-la-planete/>

L'association « Constituante » a lancé, à l'instar d'autres associations, une requête auprès de la Cour constitutionnelle contre la ratification par tous nos parlements du **Traité européen sur la stabilité, la coordination et la gouvernance (TSCG)** imposé par l'Europe. Plusieurs membres de notre mouvement (Francis Leboutte, Bernard Legros, Jean-Pierre Wilmotte et Michèle Gilkinet) ont décidé collectivement de soutenir cette démarche en se joignant à cette plainte si c'est encore possible. Plus d'infos sur <http://www.constituante.be/index-FR-NEWS.html>.



A propos du Grand marché transatlantique, le 11 octobre prochain, différents mouvements sociaux organisent des manifestations un peu partout en Europe pour montrer leur opposition. En Belgique aussi, un meeting « **Austérité et traités de libre échange : à qui profite le crime ?** », suivi d'un moment festif s'organise à au sein de l'alliance D19-20. Rendez-vous à Bruxelles, dès 14h30. Toutes les infos : <http://www.d19-20.be/fr/francais-meeting-11-octobre-austerite-et-traites-de-libre-echange-a-qui-profite-le-crime/>

Patatistes : l'audience en appel des patatistes impliqués dans le procès de Wetteren a été reportée au 28 octobre 2014 à la demande des parties civiles – notez-le dans vos agendas ! Plus d'infos sur notre site dès que nous en aurons :

<http://www.objecteursdecroissance.be/spip.php?page=agenda>



Agenda

Aidez-nous à le mettre à jour régulièrement en nous écrivant à info@objecteursdecroissance.be

- **Vendredi 19, samedi 20 et dimanche 21**, Polleur, salle « l'Autre Rive », rue Victor Brodure, 63, **colloque** sur le thème « **les Droits de l'Homme : utopie ou levier ?** », organisé par « Congrès de Polleur asbl », avec la participation de Jean Cornil le samedi 20 septembre à 15h sur le thème « droits de l'Homme, droits à l'environnement » – contacts : Claude Haudestaine – 0475/70.49.74 – [claude.haudestaine\(at\)teledisnet.be](mailto:claude.haudestaine(at)teledisnet.be).
- **Dimanche 21 septembre**, de 10 à 18h **Bio en Liège**. Au Jardin Botanique, rue Fusch. Entrée libre. Le mpOC-Liège y tiendra un stand.
- **Mercredi 1^{er} octobre**, 19h30 (accueil à partir de 19h), amphithéâtre de zoologie, quai Van Beneden, 22 à Liège : **Construire l'avenir, avant ou après l'effondrement ?** – **Conférence de Serge Latouche** dans le cadre du cycle 2013-2014 « Une société du bien vivre – Pour sortir de la tyrannie de l'économie », co-organisé par les Amis de la Terre et le Mouvement politique des objecteurs de croissance.
- **Dimanche 5 octobre**, 17h, au festival du cinéma d'Attac, le Botanique, Bruxelles, **débat**, avec Bernard Legros (porte-parole du mpOC) en tant qu'objecteur de croissance, qui suivra la projection du dernier film de Cosima Dannoritzer « La tragédie électronique ».
- **Lundi 6 octobre**, 20h, Louvain-la-Neuve, **débat sans conférence**, Maison du développement durable, 2 place Agora, co-organisé par les groupes locaux du mpOC d'OLLN et les Pirates du Brabant wallon sur le thème **Une décision démocratique, ça se prend comment ?**,
- **Jeudi 9 octobre**, 19h, Namur. **Conseil politique**, rue Basse Marcelle, 26.
- **Samedi 11 octobre**, meeting « Austérité et traités de libre échange : à qui profite le crime ? » Lieu : la Tricoterie, rue Théodore Verhaegen, 158, 1060 Bruxelles, accueil à 14h30, interventions et débat de 15 à 18h. Concerts de 18 à 21h. Une organisation D19-20 en lien avec le Traité transat et la manif de Paris le même jour.
- **Mardi 21 octobre**, 19h30, **Tilff, à la salle** de l'Amirauté, avenue Laboulle, 16, 20h. Accueil dès 19h30, **projection-exposé-débat Sans Lendemain** avec Bernard Legros (porte-parole du mpOC) et Francis Leboutte (ingénieur civil, membre du mpOC et de l'ASPO.be). Organisation : Ecotopia (www.ecotopiatilff.be) et le Comité de quartier de Tilff-centre (www.tilff.org). Avec le soutien d'Esneux-Tilff en Transition et les GAC de Tilff et d'Esneux.
- **Du 6 au 27 novembre** : séminaire, en collaboration avec l'ULB (IGEAT), consacré à la décroissance : la décroissance économique (6/11), la décroissance démographique (13/11), Activisme et réseaux (19/11), traitement médiatique (27/11).
- **Du 11 au 16 novembre** dans le cadre d'un projet Européen Grundtvig (Growl = growing less and Learning better) incluant 9 pays, une **formation et des rencontres sur le thème de la décroissance**, dans ses modalités sociales et éducatives. Elle est destinée aux personnes intéressées, belges et originaires de 8 autres pays européens et se déroulera en partie en région namuroise (Ferme de Vevy Weron) et à Bruxelles (Campus de la Haute Ecole de Bruxelles), fgillet@heb.be
- **Jeudi 13 novembre**, 19h, Namur. **Conseil politique**, rue Basse Marcelle, 26.
- **Jeudi 11 décembre**, 19h, Namur. **Conseil politique**, rue Basse Marcelle.
- **Dimanche 14 décembre**, Bernard Legros et Francis Leboutte participent au cycle Cinéma-Nova.
- **Jeudi 8 janvier**, 19h, Namur. **Conseil politique**, rue Basse Marcelle, 26.
- **Samedi 17 janvier: assemblée générale du mpOC**. Les détails suivront.

Les petites annonces de L'Escargot déchaîné



Les secrétaires généraux du mpOC recherchent pour les aider dans leurs tâches régulières, une personne à même de tenir les fichiers des membres et à mettre de l'ordre dans le listing presse.

L'escargot déchaîné recherche une personne bénévole pour l'aider à la mise en page du journal.

Le mpOC recherche un(e) co-secrétaire général(e).

Mieux vaut en rire

La puissance du lobby du renouvelable est enfin démontrée !

Pour Messieurs Godefridi et István⁷, les différents problèmes d'approvisionnement électrique que nous risquons de rencontrer cet hiver « *provient de la croyance aveugle et dogmatique dans les "énergies renouvelables"* ». En suivant leur raisonnement, nous pouvons nous rendre compte à quel point une croyance peut avoir des effets sur la réalité. En effet, puisque le monde des nucléocrates n'est pas responsable de ce qui arrive, nous pouvons conclure que le lobby du renouvelable est bien plus puissant

⁷ Voir leur article « M. Timmermans, un peu de courage, svp ! », publié dans *La Libre* du 26 août 2014, <http://www.lalibre.be/debats/opinions/m-timmermans-un-peu-de-courage-svp-53fc595f35708a6d4d51a388>

que ce que nous pensions vu qu'il serait parvenu à force de conviction à perturber la structure des cuves de Doel 3 et de Tihange 2, au point d'y créer de nombreuses fissures, et de provoquer l'écoulement accidentel si pas volontaire de l'huile nécessaire au fonctionnement de la turbine à vapeur de Doel 4. Force, en effet, est de constater que si, aujourd'hui, 3 centrales nucléaires sur 7 sont à l'arrêt en Belgique, ce qui pourrait nous créer de grosses difficultés cet hiver, aucune d'entre elles ne l'est encore à la suite de la loi de sortie du nucléaire mais bien à cause de problèmes techniques rencontrés en leur sein.

Moi qui commençais à m'inquiéter des réelles possibilités d'action du lobby du renouvelable que j'avoue soutenir, me voilà rassurée.

Michèle Gilkinet, co-secrétaire générale du mpOC

Pour conclure



Projection de la place de la Bourse à Bruxelles In « Vers une cité végétale », Luc Schuiten, copyleft.

Dans le prochain numéro

Nous avons décidé de ne plus annoncer le titre du prochain dossier. Souvent, les articles que nous recevons sont très différents des titres que nous avons prévus. Plutôt que de commettre des maladresses, les dossiers seront en fonction de vos contributions. Merci !

Et bien d'autres choses encore !

Vous retrouverez dans *L'Escargot déchaîné* du mois prochain des propositions d'actions, l'agenda du mouvement, et divers articles. **Ce journal se veut**

ouvert : envoyez-nous vos participations, articles, propositions d'actions et de dossiers.

Rédaction

escargotdechaine@objecteursdecroissance.be

Ont participé à ce numéro

Coordination : Marie-Eve Lapy-Tries

Photo couverture : François Lapy

Rédaction :

- Marie-Eve Tries, GL de LLN
- Michèle Gilkinet, secrétaire générale
- Jean Pierre Wilmotte, secrétaire général
- Bernard Legros, porte-parole

- Nicolas Dacosta
- Francis Leboutte, GL de Liège
- François Lapy, coordinateur du conseil politique

info.conseil.politique@objecteursdecroissance.be

- Pôle politique (équipe qui rédige les projets de programmes politiques) :
info.pole.politique@objecteursdecroissance.be

- GL de Liège :
info.gl.liege@objecteursdecroissance.be

- GL de Namur :
info.gl.namur@objecteursdecroissance.be

- GL d'Ottignies-LLN :
info.gl.lln@objecteursdecroissance.be

Contacter le mouvement

- Rédaction de *L'Escargot déchaîné* :
escargotdechaine@objecteursdecroissance.be
- Secrétariat : info@objecteursdecroissance.be
- Porte-parole :
presse@objecteursdecroissance.be
- Conseil politique (organe de décision du Mouvement en dehors des AG) :

Adhérer

Nous ne recevons aucun subside : nous vivons des cotisations de nos membres. Adhérer au mpOC est une manière de soutenir notre action et l'objection de croissance. Nous sommes ouverts à qui le souhaite : n'hésitez pas à venir nous rejoindre et partager vos projets d'actions et vos réflexions avec nous, au sein d'un groupe local, en assemblée générale ou au conseil politique !

Bulletin d'adhésion au Mouvement politique des objecteurs de croissance

à envoyer à : mpOC, rue du Rondia 8, 1348 Louvain-la-Neuve

Je soussigné-e

Nom..... Prénom.....

Adresse:.....

Code postal:..... Commune:.....

Informations optionnelles :

Adresse courriel:.....

Tél. fixe:.....

GSM:

membre effectif (je souscris au manifeste et aux statuts)

membre sympathisant (je souscris au manifeste)

Je m'engage à payer la cotisation annuelle sur le compte du Mouvement politique des objecteurs de croissance, 523-0803113-28 IBAN : BE37 5230 8031 1328 - BIC : TRIOBEBB . La cotisation est libre, à partir d'1 euro. Le montant suggéré est de 30 euros.

DATE:..... SIGNATURE :.....

• **Vie privée** : le Mouvement s'engage à n'utiliser les données personnelles fournies par ses adhérents que pour les besoins exclusifs de sa communication et de ses activités internes.

• **Adresse courriel** : le courriel est notre moyen de communication préféré pour vous contacter à ce jour de la mise en place de notre organisation (convocations aux assemblées générales, lettres d'information...). Si vous n'en avez pas, vous recevrez les convocations et de l'information par voie postale ; merci d'essayer cependant de nous fournir l'adresse courriel d'un-e de vos amis-es.